

Rashad

MUSIQUE Sommité du mastering, cérébral sensible aux convulsions du monde, il façonne des puzzles électroniques complexes, bande-son de rites imaginaires.

BECKER

Politique fiction

RODERIC MOUNIR

Seul en scène face à son dispositif électronique et sa console de mixage, casquette et nuances de gris de pied en cap, il est comme un laborantin affairé à sa synthèse moléculaire, saisi d'une agitation mêlée d'extrême concentration. Face à lui, un parterre captif dodeline dans la pénombre, yeux clos ou rivés sur sa gestuelle, tandis qu'il saute d'un bouton à l'autre pour modifier le volume et les timbres qui s'échappent des enceintes.

On est loin d'un dancefloor, plus proche d'une exhibition de sons tous plus insolites les uns que les autres, accidents sonores qui cascaded dans l'oreille en un flux discontinu. Expérimentale, l'électronique de Rashad Becker tient par instants de la démonstration savante, mais elle stupéfie surtout par sa précision et sa plasticité. Le genre d'expérience qui amène à reconsidérer la pertinence de bien des sons, musicaux ou non. Le lendemain de la performance donnée mercredi dernier à la Cave 12 genevoise, Rashad Becker accuse visiblement le coup de ses voyages incessants – il vient de participer à Londres à une rétrospective du compositeur Bernard Parmegiani (1927-2013), s'envole ce samedi pour un festival à Moscou, et était récemment invité par un centre d'art de Mexico City pour s'y produire au même titre que ses confrères Thomas Köner, Florian Hecker et Keith Fullerton Whitman.

ART ET CARRIÉRISME

Rashad Becker est un musicien fascinant, un esprit brillant, hypersensible à son environnement. Il s'exprime sur un ton feutré, se bouche les oreilles au passage d'une ambulance, s'amuse de l'odeur de la laque encore fraîche sentie en franchissant les portes de la nouvelle Cave 12 – «un lieu remarquable, tenu par des gens attentionnés qui ont une vraie vision curatoriale.»

Il est né en Syrie, y a de la famille mais n'en dira pas plus. D'un précédent passage à Genève, au Festival Archipel, il reste sur le web une bio

formulée avec humour: «Né en 1970 en tant que résultat de rapport sexuel non protégé. Depuis 1982 introduit dans la forteresse Europe (...). Depuis 1995 emploie des bouchons pour protéger ses oreilles. Depuis 2000 mange du miso pour protéger sa santé.»

Autrefois actif dans le *sound art* et les installations, il a rompu avec l'art contemporain: «J'ai été frustré par l'absence de contenu, la sacralisation de la technologie et du phénomène sonore pour lui-même. L'art prétendument critique est souvent dénué de sérieux, peu documenté, il ressemble à du journalisme Google.» Le constat est livré avec un calme imperturbable, mûrement réfléchi. «Il existe bien sûr d'excellents curateurs, mais le milieu de l'art est dominé par l'arrivisme et l'argent.»

DES VOIX LOINTAINES

Le musicien se concentre sur la composition, «substitue à mon aspiration d'écrivain», dit-il. Son album *Traditional Music For Notional Species*, paru l'an dernier chez PAN Records, a été minutieusement scénarisé avant d'être mis en musique. «J'ai défini des populations avec leurs caractéristiques, leurs gestes et leur rites. Ils sont inspirés d'environnements que je connais, mais surtout fictifs. J'utilise un programme informatique qui permet d'attribuer des sons à des entités programmées. J'ai composé ces sons en majorité avec des synthétiseurs analogiques classiques. Auparavant, je me servais de programmes sophistiqués, mais je ne veux plus laisser la technologie dicter ma conduite.»

Désir d'affranchissement dans un univers où les machines et ceux qui les «manipulent» entretiennent un rapport de force permanent. L'enjeu est de placer «l'idée musicale» au-dessus de tout, de garder le contrôle sur sa concrétisation. *Traditional Music...* se divise en deux parties comprenant quatre «Dances» et quatre «Themes». Ronflements dans les soubassements d'une bâtisse désaffectée, grouillements d'insectes, grincements de matières synthétiques, bourdonnements d'essaims, râles,

volière frénétique dans une jungle exotique... Au milieu de ce foisonnement, des voix difformes et lointaines semblent chercher à communiquer depuis les dédales d'une machinerie en pagaille. Déroutante, tourmentée, la symphonie excentrique de Rashad Becker fascine à mesure qu'on se laisse captiver.

LE SANG DES AUTRES

L'adjectif «traditionnel» recouvre les pratiques des sociétés imaginaires qui peuplent les plages de l'album; il fascine ce grand voyageur, qui dit écouter surtout des musiques traditionnelles du monde et plus du tout de techno. La tradition n'existe-t-elle pas aussi dans les musiques électroniques? «En effet, elle existe depuis assez longtemps pour qu'on puisse l'historiciser. Mais elle se renouvelle plus par ses innovations technologiques que par son langage: beaucoup se contentent de reproduire ce qui passait autrefois pour de l'avant-garde, sans chercher de nouvelles voies. L'électronique offre pourtant plus d'espace à la fiction que les instruments traditionnels.»

Celui qui parle a écouté du rock. Il conserve encore précieusement les compilations *Bullshit Detector* de Crass, collectif anarcho-punk qui, entre 1977 et 1984, a mêlé art, musique et écrits politiques. Son régime alimentaire vegan et son aversion pour «l'obscénité des guerres», il les tient d'un passé pas si lointain où la jeunesse berlinoise s'engageait radicalement contre le fascisme, la présence de l'OTAN, le racisme ou le nucléaire. Les conflits régionaux (Syrie, Ukraine) ne sont-ils que des foyers parmi d'autres d'une guerre permanente et globale qui ne dit pas son nom? Rashad Becker le pense et argumente: «La plupart des populations de la planète vivent avec la guerre. Il n'y a qu'ici que l'idée semble abstraite. Après les attentats du 11 Septembre, les Occidentaux ont crié à la fin de l'Histoire, quelle arrogance! Bâtir sa prospérité sur le sang des autres, c'est prendre le risque que cela se retourne un jour contre vous. Nous avons une responsabilité collective du bénéfice que nous tirons de notre mode de vie basé sur l'exploitation et la souffrance des autres.»

Rashad Becker est arrivé en Allemagne à 12 ans, avant la chute du Mur, quand la menace de clash entre superpuissances était omniprésente. La société était polarisée. «La réunification a effacé tous les antagonismes: soudain, la communauté de destin national est devenue l'horizon de tous les Allemands. Aujourd'hui, on vit une paupérisation massive et une passivité générale. Il y a un découplage sidérant entre la masse d'information à laquelle nous avons accès et notre capacité à la transformer en action.»

Le Berlinoise s'estime «privilegié»; il vit de sa musique grâce à son activité mondialement reconnue d'ingénieur en mastering. Il exerce la postproduction dans les studios Dubplates & Mastering fondés en 1995 par les pionniers de la techno minimale Basic Channel. Avec quelque 5000 disques masterisés en près de vingt ans, Rashad Becker est une figure clé. Il n'en retire pas de fierté particulière. Son idéal? «Créer des fictions sonores extraordinaires grâce au potentiel d'abstraction offert par la musique électronique.»



Rashad Becker dans son studio personnel Clunk de Kreuzberg (Berlin). JAN BROCKHAUS

